

cessent pas de faire aux vaisseaux anglais et français une concurrence souvent heureuse. Mais la République est trop faible pour défendre les intérêts de son commerce et ses diplomates s'épuisent en stériles efforts. Si, à force d'humilité, elle parvient à désarmer les cupidités qui la guettent et si elle évite les périls suprêmes, on est tenté souvent de se demander à quoi lui sert désormais son ombre d'indépendance.

Au moment où commence l'effondrement de l'Empire turc, pour se garder des embûches de Venise, qui a toujours été son adversaire la plus redoutée, elle accepte la protection autrichienne (1684). Tutelle assez vaine d'ailleurs qui ne la met pas à l'abri des insultes et des avanies. Au XVIII^e siècle, la situation devient plus menaçante quand Catherine II intervient dans les affaires balkaniques et qu'une flotte russe apparaît dans la Méditerranée. « La diplomatie de la République, écrit Constantin Jiretchek, dont les études ont jeté une si vive lumière sur l'histoire de la Dalmatie, n'était plus qu'un anachronisme; alors que les conditions générales s'étaient profondément modifiées et que de nouvelles puissances entraient en ligne, le sénat persistait dans ses méthodes surannées, s'attardait à des débats insignifiants, n'osait prendre aucune résolution, tremblait devant les moindres nouveautés. » Sans doute, et les critiques que Jiretchek et